

## LES COMBATS DE COQS

**L'**HOMME est cruel, non seulement par nécessité, mais aussi par plaisir, et une de ses plus grandes joies consiste à faire battre les animaux les uns aux autres. Il en a été ainsi dans les temps anciens, et il en est encore ainsi dans les temps modernes, car, quoi qu'on en dise, la civilisation n'a pas adouci les mœurs. La vue d'un combat, du sang répandu, d'une agonie, le réjouit, et, avec une habileté diabolique, il sait mettre à profit, pour sa seule distraction, l'animadversion que se témoignent certains animaux, qui sont parfois d'une même race, les coqs, par exemple.

Les combats de coqs remontent à une haute antiquité, on les retrouve chez les Mèdes et les Perses. A Athènes, les jeunes gens étaient tenus d'y assister à partir de l'âge de quatorze ans, sous prétexte de s'y aguerrir. Mais c'est en Angleterre que les combats de coqs furent surtout en honneur au cours des derniers siècles, et l'élevage des coqs de combat fut alors pratiqué par certains lords avec un soin aussi grand que l'est maintenant celui du cheval de courses.

Ils passèrent sur le continent au XIX<sup>e</sup> siècle, et on les vit à Paris vers 1828. Mais ils ne tardèrent pas à être interdits, et ils se réfugièrent en Belgique, où ils prirent rapidement une grande extension. Une interdiction les frappa encore, elle fut même l'occasion de troubles assez sérieux, et ils revinrent alors en France, où on ne les inquiéta plus, une décision judiciaire leur ayant été favorable.

Aujourd'hui ils se pratiquent, avec la tolérance de l'administration, dans les départements du nord, où ils sont en grande faveur. Roubaix, Lille, Armentières sont les principaux centres de combats. D'importantes sociétés de "coqueux" existent partout; elles donnent leurs séances tous les dimanches, et même parfois tous les jours (sauf pendant l'été), dans des établissements spéciaux nommés *parcs*, dont quelques-uns peuvent contenir jusqu'à quinze cents personnes. Il en existe une cinquantaine dans les grandes villes flamandes. Dans les petites villes, les combats ont lieu plus simplement, dans une salle d'auberge, mise à la disposition des amateurs.

### Combats de coqs à la Guadeloupe

Mais la Flandre n'a pas, avec l'Angleterre, le monopole de ces divertissements barbares. Ils existent aussi en Espagne, en Amérique, aux Indes, en Chine, à Manille et dans les colonies françaises des Antilles. A la Guadeloupe, ils font fureur. Les coqs de combat sont, en général, croisés de faisans, ce qui leur donne une singulière élégance de couleur. Quand ils se dressent sur leurs ergots et qu'ils s'élancent contre leur adversaire, leur collier se hérissé comme une chevelure. Autrefois, il y avait un "Pitt", ou champ de combat à la Basse-Terre, dans lequel les luttes se faisaient ouvertement et avec affiches; aujourd'hui, ces combats ne sont plus que tolérés. M. Granier de Cassagnac, qui y a assisté, donne sur eux de curieux détails. Les coqs de combat sont plus gros et surtout plus

haut montés que les nôtres. Ils ont la tête entièrement nue, ainsi que la partie antérieure du cou, comme le dindon. On les tient soigneusement dans des cages, afin qu'ils ne se fatiguent pas; on élague le bout de leurs ailes, pour que l'abondance des plumes ne les gêne pas, et l'on met à nu le dessous du ventre afin de les tenir frais. On les nourrit exclusivement avec du millet écrasé et des blancs d'oeufs, et on ne leur fait boire que du vin de Madère. Tous les matins, au point du jour, on leur fait prendre un bain d'eau froide, et puis, pour donner de la vigueur à leurs membres, on leur frotte la tête, les cuisses, le dessous des ailes et du ventre, trois fois par jour, avec du rhum.

Ces malheureux volatiles sont tenus perpétuel-

qu'un rival est trouvé, on extrait les deux champions de leurs cages, et on les pèse dans une balance. Il n'y a pas de bouledogue ou de loup affamé qui soit féroce comme deux coqs de combat qui se sont aperçus. Ils se mettent tous les deux à chanter à tue-tête, et comme s'ils comprenaient parfaitement de quoi il s'agit. Ils se laissent manier, peser, armer sans obstacle, mais en chantant toujours.

Une fois les coqs pesés, on les arme comme Bayard. Ils ont tous l'éperon coupé à six lignes environ de la jambe, et ce tronc sert à attacher un éperon d'acier aigu comme une aiguille, de près de deux pouces de longueur. Cet éperon a une douille comme la baïonnette. On y fait entrer, en l'enveloppant d'une compresse de toile, le tronc de l'éperon naturel, et puis on assujettit le tout avec un cordon solide noué autour de la jambe.

Cette opération est fort délicate et veut un homme exercé. Lorsque les coqs sont armés, chacun passe le sien à son adversaire, lequel visite le bec, les ailes, les éperons, afin de s'assurer qu'il n'y a ni armes cachées, ni maléfices.

C'est alors que s'ouvrent les paris. Un homme, pour chaque coq, tient une liste et inscrit le nombre de "gourdes" engagées et les noms des parieurs; lorsque les listes sont closes, les coqs sont mis en place et le combat a lieu.

Ce combat est un véritable duel à l'épée, dans lequel un des combattants est toujours tué en moins de cinq minutes. Les deux coqs s'avancent l'un sur l'autre, le cou tendu, et les plumes hérissées; puis, quand ils sont à se toucher, ils s'élèvent perpendiculairement et se renversent en arrière pour lancer horizontalement leurs coups d'éperon. Ils se frappent bien avec le bec, mais ce n'est que pour s'accrocher. Pendant que les coqs se portent des bottes savantes, les spectateurs sont en proie aux angoisses les plus incroyables, et changent vingt fois de visage avant le coup fatal. Il s'agirait de leur propre duel à eux, qu'ils ne feraient certainement pas le quart de ces contorsions et de ces grimaces.

### L'élevage du coq dans les Flandres

Dans les Flandres, les éleveurs sont parvenus, par un savant élevage et d'habiles croisements, à perfectionner merveilleusement la race et à créer des types qui semblent, d'après leur beauté, leur force et leur féroce courage, être nés spécialement pour la lutte.

Les poussins sont nourris de miettes de pain bien sec et de diverses graines dont la nature et le mélange constituent un secret qui n'est pas révélé volontiers par ceux qui le possèdent; quinze jours après leur naissance, ils sont envoyés chez un fermier, qui les élève pendant neuf semaines, après lesquelles il faut les séparer, car les jeunes coqs commencent déjà à se battre entre eux. On les répartit chez divers éleveurs de la campagne, appelés *nourrisseurs*, qui ne reçoivent chacun qu'un coq, lequel sera soigné comme un oiseau ordinaire de basse-cour.

A trois mois, si le sujet est jugé digne d'être consacré à la lutte, on l'écrête, on coupe ses plumes, et on enlève de sa tête les excroissances



Combat de coqs dans le Nord de la France

lement à ce régime inflammatoire. Aussi, leurs chairs ont-elles une couleur écarlate, et la moindre contrariété les met en fureur. Quand un combat a lieu, on voit arriver de tous côtés, à l'heure dite, des nègres portant des cages remplies de coqs, et leur chant fait un tintamarre à réveiller les morts. Rien ne se fait avec plus de gravité que les préparatifs de ces combats. Les commissaires du "pitt" président à tous les détails avec un sang-froid imperturbable, pendant que le public, admis au spectacle, se range sur les gradins. Ce public est formé, par portions à peu près égales, de blancs et de mulâtres: tout le monde est égal devant les coqs.

Celui qui veut engager un combat annonce un coq en l'appelant par son nom, car ils portent tous des noms. On demande alors de quel poids il est, car les luttes n'ont guère lieu qu'entre coqs de poids égal. Il y a des coqs célèbres dont le nom terrifie les assistants; mais enfin, lors-